

La figure

Stakhanoviste de la scène, le Belge Ivo van Hove dirige «Lazarus» à New York. Une création signée David Bowie.

Par Rafal Naczyk



Ivo van Hove

L'homme qui revient d'ailleurs

En 1976, David Bowie interprétait le rôle de Thomas Jerome Newton, extraterrestre venu sur terre à la recherche d'eau pour sa planète asséchée. Maigre comme rarement, le col de son manteau relevé et frappé par le vent, Nicolas Roeg filme Bowie comme une aberration, un accident esthétique, un Dorian Gray diaphane et dépressif. Dans «The Man who Fell To Earth», Bowie ne chante pas, mais il vampirise tout. Il est l'âme de cette fable qui par sa singularité, sa noirceur, sa faculté à s'imprimer sur un imaginaire, devient culte. Et propulse l'astre londonien au-delà de la posture de rock-star cocaïnée. Dans le plus grand secret, l'interprète de «Life on Mars?» travaille, depuis des années, à l'adaptation théâtrale du roman de Walter Tevis, dont était tiré le long-métrage. Nom de code: «Lazarus.» Écrite par David Bowie avec le dramaturge irlandais Enda Walsh, la pièce est mise en scène par le Belge Ivo van Hove, directeur du Toneelgroep d'Amsterdam. Après avoir monté «Antigone» de Sophocle avec Juliette Binoche et «View from the Bridge» d'Arthur Miller au Young Vic Theatre à Londres, le metteur en scène flamand passionné New York. «Lazarus» est si attendu que tous les tickets ont été vendus en une heure et demie. La première aura lieu le 7 décembre, à Manhattan, avec Michael C. Hall (de la série «Dexter») dans le rôle de l'extraterrestre Thomas Newton. On le voit chanter une nouvelle chanson de Bowie avant de s'adonner à une asphyxie autoérotique, en négligé bleu.

Deux adaptations d'Arthur Miller, une pièce avec Juliette Binoche, un musical écrit par David Bowie... Entre New York et vous, c'est la divine idylle? En réalité, cela fait plusieurs années que mon travail est présenté à New York. Ma

«David Bowie avait fait sa petite recherche à mon sujet: il savait tout de moi.»

compagnie, Toneelgroep Amsterdam, joue ici depuis 2007 et présente au moins une grande production par an. Mais cette année, il faut l'avouer, c'est assez explosif. C'est une coïncidence que tout se passe en même temps, car le spectacle avec Juliette Binoche était prévu depuis déjà 3 ans. Mais ce qui est certain, c'est que le théâtre que nous faisons, qui est qualifié d'avant-garde ici, est autant capable d'intégrité artistique que d'attirer un public plus large. «A View from the Bridge» draine chaque soir, huit fois par semaine, plus de 1.000 personnes à Broadway.

Vous rappelez-vous du premier show que vous avez vu à Broadway?
Ma première visite à New York date de 1980. J'avais 21 ans. J'étais venu ici avec le scénographe Jan Versweyvel. À l'époque, on dormait dans une auberge de jeunesse dans le quartier de Hell's Kitchen, un coupe-gorge notoire. Dès le premier soir, on avait assisté à une scène de meurtre dans la rue. Pour nous changer les idées, nous sommes allés voir «The Elephant Man» avec David Bowie, dont j'étais déjà fan. Le hasard fait que la pièce se jouait au Booth Theatre, qui est juste en face du théâtre où j'ai présenté mon tout premier spectacle à Broadway, 35 ans plus tard.

Bowie envisageait de produire «Lazarus» depuis des années. Comment vous a-t-il recruté?
Au printemps de l'année dernière, j'ai reçu un mail du producteur anglais Robert Fox, qui avait vu ma pièce «A View from the Bridge» à Londres. À l'époque, j'étais en contact avec lui pour un autre projet. De leur côté, Bowie et Walsh avaient déjà une première mouture du spectacle. Ils voulaient un metteur en scène qui ne soit pas conventionnel et qui sache se montrer plus aventureux que les réalisateurs de

musicals traditionnels. Robert Fox leur a dit: j'ai un nom pour vous! Quand il m'a appelé, j'ai d'abord cru que c'était une blague. Mais trois semaines plus tard, je rencontrais David Bowie. Je crois que je n'ai jamais eu autant la trouille en prenant l'avion... Mais le contact a été très positif dès le départ. Il faut dire que Bowie avait fait sa petite recherche à mon sujet: il savait tout de moi.

Vous êtes un immense fan de Bowie. N'est-ce pas difficile de travailler avec quelqu'un que vous considérez vous-même comme un génie?

Je savais que Bowie ne cherchait pas un fan qui acquiesce en permanence, mais un partenaire avec qui travailler de manière constructive. Et c'est ce que nous faisons. Bien sûr, je l'admire encore plus maintenant. Parce que j'ai découvert qu'il a une vraie âme d'artiste. La musique n'est pour lui qu'un moyen d'expression, mais son talent va bien au-delà. Au travail, c'est quelqu'un avec qui il est possible de discuter normalement. Ce n'est pas un «control freak». Il m'a laissé beaucoup de liberté, mais il sait aussi se montrer critique quand il faut. Et cela va dans les deux sens. Je n'ai pas hésité à remettre certains de ses choix en question. Une chanson, notamment, qui ne convenait pas au spectacle.

Vous n'avez pas hésité à placer des vaches sur scène pour «Desire Under the Elms» ou de faire jouer «Heroin» de Lou Reed dans «Antigone». Quel traitement avez-vous réservé à «Lazarus»?

Bowie nous a demandés, à mon équipe et à moi, de faire ce que nous avons toujours fait. Sans nous inspirer de l'esthétique du film ou de son propre univers musical. Nous avons donc travaillé de la même manière que pour un opéra de Mozart ou une pièce de Shakespeare. A la seule diffé-

rence que l'auteur est... plus vivant que jamais! Dans «Lazarus», il y a beaucoup de vidéo, de musique live, et une douzaine d'acteurs sur scène. Mais, en même temps, cela reste très intime. Parce qu'à la fin, la pièce parle de Thomas Newton, cet alien retenu sur Terre. On le découvre 30 ans plus tard. Il est très seul, boit du gin, et n'a jamais réussi à faire le deuil de son véritable amour. Il est totalement tourmenté. Quelque chose va lui arriver, mais je ne peux rien dévoiler.

Ce n'est donc pas une adaptation fidèle du roman?

Non, pas du tout. Nous avons pris beaucoup de liberté par rapport à l'original pour ne garder que le protagoniste. David Bowie et Enda Walsh, le dramaturge, sont partis d'une page blanche pour inventer de nouveaux personnages et une nouvelle histoire. Nous en sommes déjà à la 5^e version par rapport au script de départ. Mais c'est un processus normal. C'est une création vivante!

Bowie a écrit plusieurs chansons pour le spectacle. Pourriez-vous un peu lever le voile sur ces morceaux?

À l'origine, il voulait intégrer d'anciens titres dans la pièce, mais le projet l'a tellement enthousiasmé qu'il s'est mis à composer tout au long des essais. Au final, il en ressort quatre chansons vraiment brillantes.

On y entendra «Blackstar», son nouveau single?

Euh... Il est déjà sorti? Sorry, c'est un peu la honte, mais on a tellement de répétitions que je ne l'ai même pas encore écouté.

«Lazarus», du 7 décembre au 17 janvier au Theater Workshop de New York.